B U L L E T I N
N° 1 9 8

A CEUX QUI Y CROIENT

et aux autres, afin qu'ils y croient enfin !

Tu appartiens à la maigre phalange qui, - d'instinct plutôt que de raison -, n'avait pas admis que les frontières de notre pays soient violées. Malgré les menaces de mort quotidiennes, tu avais gardé les armes à la main ; tu en réclamais même du ciel, alors que trop de nos compatriotes étaient parqués derrière des barbelés ou se complaisaient lâchement dans la collaboration avilissante avec l'envahisseur.

Quand tout fut achevé dans la victoire de la résistance, tu eus le droit d'en être fier. Ton sacrifice et ton combat avaient ramené l'honneur dans ta patrie. Magnanime, tu pardonnais aux égarés et tu t'apprêtais à tendre généreusement la main à l'ennemi abattu. Puis tu as reconstruit la France. C'est celle que tu lègueras bientôt à tes enfants ; sois-en conscient.

*

A l'aube de la paix revenue, une poignée de tes compagnons, - dans un grand élan de solidarité -, a créé notre Amicale. Nombreux furent ceux qui pensèrent alors qu'elle ne durera pas. La vie a démenti ce pessimisme. Nous y avons conservé notre identité parce qu'elle devint peu à peu un lien d'amitié d'une rare qualité des survivants de l'épopée et aussi un lien de rassemblement sur l'essentiel de l'avenir qui s'ouvrait à nous.

Nous n'avons jamais été nombreux. Avec les rigueurs de l'âge, la maladie aidant, nos rangs s'éclaircissent au fil des anniversaires. Toi, qui peux le faire, emmène ton camarade souffrant de difficultés matérielles ou financières. Ce sera un beau geste discret. Ainsi participera-t-il à nos rencontres, qui, - face aux plus jeunes de nos fils et de nos filles s'interrogeant sur notre agitation -, exhaltent à la fois le souvenir et le renouveau des vertus fondamentales de l'homme.

Paul Meyer

LE 40E ANNIVERSAIRE DE LA LIBERATION (Suite 3)

LES FRANÇAIS LIBRES

"Demandez à cent français, - et particulièrement aux jeunes -, ce que sont les "Français Libres". Au moins 90 % vous répondent qu'ils ne savent pas... Après la défaite, l'Armistice de Juin 1940, les Français Libres étaient ceux qui n'avaient pas voulu accepter la défaite ou l'humiliation, le désastre et le sort funeste qui attendaient la France... Un seul Français a crié "Aux armes citoyens !", le Général de Gaulle. On s'attendait à ce que tous ceux qui en avaient encore la possibilité réagiraient, prouvant ainsi qu'ils préféraient mourir debout que de vivre à genoux.

"Quelques-uns, - un petit nombre -, répondirent "présent" ; d'autres qui l'auraient voulu en furent brutalement empêchés et le reste s'est employé à maudire, à outrager, à vilipender, à condamner sévèrement et à enlever la qualité de Français à ceux qui avaient répondu. Les conjurés passèrent outre : ils partirent de France avec leur foi inébranlable en bandoulière pour combattre ses ennemis. Bien qu'ils fussent peu nombreux, ils combattirent sur tous les fronts où se battaient nos Alliés.

"Paradoxe : leur petit nombre alla de victoire en victoire. Après deux ans d'âpres luttes, la France réapparaissait peu à peu sous un jour nouveau dans le monde, émergeant ainsi de l'océan qui devait l'engloutir. C'est alors seulement que ceux qui avaient outragé les Français Libres comprirent qu'il fallait les imiter, essentiellement après le débarquement américains en Afrique du Nord et formèrent le corps expéditionnaire en Italie et en 1944 la Ière Armée Française.

"Mais quel passé déjà acquis par les Français Libres. Après des milliers de kilomètres de combats, ils étaient au Sud de la Tunisie ; Koufra, Bir Hakeim, El Alamein, Himeimat - et auparavant Kub Kub, Erem, Massa Ouah en Erythrée, - autant de noms de victoires des Français Libres seuls avec les Alliés. Ils étaient venus également d'Afrique Equatoriale Française. Ils restaient étroitement liés à la Résistance intérieure. Ainsi passèrent les années entre 1940 et 1945 des Français Libres."
(Selon le Cl. Florent, Pt du Souvenir Français du Blayais, région vinicole du Bordelais - 15.05.85 - Texte envoyé par Noël Balout)

LES JUIFS PENDANT L'OCCUPATION

Dans "La Voix de la Résistance", dont des extraits ont été fournis par notre camarade Noël Balout, est parue début 1985 une étude concernant la "Répression contre les Juifs" dans la Dordogne, que nous résumons faute de moyens de reproduction des originaux des circulaires que notre camarade a eu l'amabilité de prêter à la rédaction de ce bulletin.

Le 12 juillet 1941, le Préfet de la Dordogne (M. Labarthe) écrit aux Sous-Préfets de Bergerac et de Nontron, ainsi qu'aux maires du département ("zone libre") et des cantons de Ste Foy la Grande et de Pujols ("Gironde rattachée") et en communication aux officiers (commandant militaire, de la gendarmerie) et aux commissaires spéciaux et municipaux de police, pour règlementer la tenue des adeptes du sport (le débraillé et le port d'effets de sports nautiques, slips, maillots de bains, sont rigoureusement proscrits en ville) à la suite de plaintes parvenues aux "Services de l'Education Générale et aux Sports" notamment au sujet des cyclistes ("Il est indispensable de veiller à la décense et d'interdire tout laisser-aller susceptible d'entraîner la licence des moeurs...").

Ceci est pour poser l'état d'esprit qui précède l'envoi par la même voie hiérarchique de la circulaire du 17 juillet 1941 relative au "Recensement des Juifs" : "La loi du 2 juin 1941 a dicté le recensement de tous les juifs français et étrangers, résidant actuellement en France. Conformément aux instructions antérieures, vous avez procédé avec les moyens d'investigation que vous possédiez à une première information qui vous a permis d'établir une liste des Juifs en résidence dans votre commune."

Le 1er juin, une nouvelle circulaire précise que : "M. le Secrétaire Général au Maintien de l'Ordre a décidé, en vue de faciliter les investigations concernant les ISRAELITES, que les consommateurs appartenant à cette catégorie, ne pourront dorénavant obtenir la délivrance de titres de rationnement qu'à la Mairie de leur domicile ou de leur résidence habituelle."

C'est ainsi qu'est ordonnée dans chaque commune, la constitution d'un fichier de consommateurs juifs.

"Par circulaire du 28 octobre 1941,... le Ministre, Secrétaire d'Etat à l'Intérieur, signale que des israëlites qui ne se sont pas fait recenser dans les délais fixés par la loi du 2 juin 1941, remettent actuellement leur déclaration, soit aux mairies, soit aux commissariats de police, soit encore aux préfectures. En raison des renseignements utiles que peuvent contenir des déclarations, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien accueillir celles qui pourraient vous être remises et les faire parvenir à la Préfecture "1ère Division - 1er Bureau".

Le 13 décembre 1941, le Préfet (René Rivière) transmet par la même filière la note de Vichy du 6 décembre 1941 ayant pour objet les "Demandes de subsides des Juifs" : "L'instruction du 25 août 1941 du Service du Contrôle des Administrateurs Provisoires à Paris pose en principe que tous les avoirs juifs se trouvent en zone occupée sont bloqués, quelle que soit la résidence du propriétaire juif. Cette instruction prévoit cependant, à titre exceptionnel, l'octroi de "subsides alimentaires" à certains Juifs résidant en zone non occupée, par prélèvement sur leurs avoirs bloqués.

Aux termes de la circulaire adressée aux banques le 29.10.1941, les dossiers des Juifs qui demandent des subsides doivent comprendre, établis sur papier libre, outre diverses autres pièces : un certificat de domicile ou de résidence - un certificat d'indigence - une copie certifiée conforme du récépissé de la déclaration souscrite par le demandeur lors des opérations de recensement des Juifs en Juin-Juillet 1941.

Or, certaines mairies prétendent ne pouvoir établir un certificat de domicile ou de résidence autrement que sur papier timbré à 12 francs, et refusent de certifier conforme la copie des récépissés qu'elles ont délivrés aux Juifs lorsqu'ils ont soucrit leur déclaration. J'ai l'honneur de vous prier de donner aux sous-préfectures, mairies et commissariats de police toutes instructions utiles pour que, désormais, les Juifs qui formuleront des demandes de subsides puissent obtenir sans difficultés : d'une part, un certificat de domicile ou de résidence sur papier libre au même titre que le certificat d'indigence - d'autre part, la certification de la copie de leur déclaration au recensement."

Mais tout ceci ne fut que l'aspect bénin de la "chasse aux Juifs".

On ne saurait toutefois rappeler le comportement racial de l'Etat Français envers les populations autochtones ou immigrées, ni le fonctionnement des camps d'internement sur territoire français, les raffles et les déportations, sans mentionner l'attitude héroïque de ceux qui refusèrent d'adhérer à ce régime politique et trouvèrent aide et appui dans leurs asiles secrets et dans le passage des frontières (on ne leur demandait ni leur âge, ni leur religion, ni leur profession, ni leur politique), tandis qu'un bon nombre d'entre eux s'enrôlèrent dans l'Armée de l'Ombre ou l'Armée de Libération.

*

LES TERRORISTES

Les Français parlaient de "Résistants", les nazis les qualifiaient de "Terroristes". Voici deux documents suffisant à eux-mêmes. L'un émane du Préfet J. Popineau (Etat Français - Préfecture de la Dordogne) le 12 mars 1944 et a pour objet l'arrestation de terroristes dans la région de Bergerac : "Le 10 courant, j'ai eu l'honneur de vous adresser la copie d'un rapport de Monsieur le Sous-Préfet de Bergerac rendant compte de l'arrestation effectuée par la Garde Mobile d'une bande de 7 terroristes : LEGENDRE Marcel - MATHE Maurice - HERBERT Florent - GARDES Raymond - GOUTHIER Raymond - CHOUDOUIN Paul - HENRY Aimé. Ces individus étaient puissamment armés et sont les auteurs de nombreux méfaits, énumérés dans le Rapport du Sous-Préfet.

"En conséquence, j'ai l'honneur de vous proposer de déférer le plus rapidement possible ces individus devant la cour martiale, un exemple s'impose. En ce qui concerne plus spécialement MATHE, celui-ci est l'auteur d'un meurtre d'un sous-officier allemand commis l'année dernière dans la région de Cadouin."

Note de "La Voix de la Résistance" : "Trois ou quatre jours plus tard, Marcel LEGENDRE, qui avait été transféré à Limoges, fut fusillé dans la cour de la prison de cette ville.

Le second document émane de la même source le 3 avril 1944 : "Le 10 mars dernier, j'ai eu l'honneur de vous transmettre la copie d'un rapport de Monsieur le Sous-Préfet de Bergerac, concernant l'arrestation par les gardes mobiles d'un groupe de terroristes dans la région de Bergerac.

"Je me permets en la circonstance d'appeler votre attention sur l'heureuse initiative prise par M. le Sous-Préfet qui a appuyé l'action entreprise par le Capitaine Jean.

"Je vous propose donc d'adresser au Sous-Préfet de Bergerac une lettre de félicitations.

"Quant au Capitaine Jean, il fait actuellement l'objet de propositions pour la Légion d'Honneur, en raison d'une autre opération entreprise contre le terrorisme, au cours de laquelle il a été blessé.

"Un autre officier est proposé pour la même décoration, alors qu'un adjudant et un garde sont proposés pour la médaille militaire.

"Il serait souhaitable que ces 4 propositions aboutissent le plus rapidement possible."

*

L'ATTAQUE D'UN TRAIN BLINDE ALLEMAND

Après le débarquement des troupes alliées sur les côtes de Normandie, le 4ème Bataillon F.T.P.F. doit occuper militairement Mussidan (Dordogne) où sont en garnison une quinzaine d'Allemands.

Le 11 juin 1944 vers 10 h, deux détachements de la Compagnie Roland et deux détachements de la Compagnie Kléber, dirigés par Alfred, investissent le centre ville tandis qu'un détachement du Groupe François prend position au Sud de la ville, au pont routier et au pont du chemin de fer. Après avoir établi des barrages dans la ville basse avec l'aide des civils, les hommes de la Compagnie Roland et Kléber se dirigent vers le haut de la ville et la gare. C'est alors que survient une auto-mitrailleuse allemande en patrouille qui ouvre le feu sur eux. Après une violente riposte des maquisards, celle-ci s'enfuit avec trois hommes touchés à son bord.

En même temps, vers 10 h 45, arrive en gare un train de protection avec wagons blindés, fortement armé de mitrailleuses sur tourelles. Les F.T.P. l'attaquent et d'un coup d'arbalète électrique immobilisent la locomotive. Dès le début du combat, le commandant de la Compagnie Kléber s'exposant un peu trop est frappé d'une balle en pleine tête, son adjoint, le Chef de Détachement Claude, voulant lui porter secours tombe lui aussi. L'engagement à la gare dure environ une heure pendant laquelle 9 maquisards seront tués. Finalement Jeannot, l'adjoint du détachement de la 1ère Compagnie, réussit avec une folle témérité à grimper sur le toit d'un wagon blindé et à jeter des grenades à l'intérieur. Epouvantés, les Allemands se rendent aussitôt.

Alors que tout semble terminé, interviennent les renforts appelés par l'auto-mitrailleuse échappée au début, et par un poste émetteur camouflé dans la région et dont l'existence était ignorée. Une auto-mitrailleuse allemande attaque sans résultats un des camions des F.T.P., puis cinquante mètres plus loin est clouée sur place par le feu de leur mitrailleuse qui entame un duel avec les boches et en tue un certain nombre. Ensuite, un char allemand et une chenillette descendent la grande rue, obligeant les F.T.P. à se replier ; mais ils tombent sur le barrage du pont de l'Isle. Le char lourd est touché par une torpille, malheureusement sans résultat, tandis que la chenillette est réduite au silence.

A 12 h 30, le combat cesse, le repli général s'effectue lentement, les détachements de la gare en tête, les autres une heure plus tard. Le bilan de l'opération peut se solder ainsi : du côté des Allemands, un train de protection et une auto blindée détruits, une chenillette hors de combat, deux mitrailleuses, de nombreux fusils et grenades récupérés ; 8 prisonniers et de nombreux morts - Du côté du Maquis : 9 morts et 8 blessés à la compagnie Roland et Kléber, un camion perdu ; 4 blessés au Groupe François. Le Chef de train, français, a été tué et un mécanicien blessé.

Après le décrochage des détachements F.T.P., des unités spéciales de répression composées d'allemands et de nord-africains, sous la conduite du chef du S.D. de Périgueux, Hambrecht, opèrent une gigantesque rafle dans la ville. Ils arrêtent tout ce qui leur tombe sous la main : vieillards, jeunes gens ou enfants. Un jeune homme est tué rue Seillant, un habitant de Saint-Front est abattu près du pont. De nombreuses personnes, y compris des femmes et un grand mutilé de guerre sont blessés. Vers 15 h, trois cent cinquante personnes sont rassemblées devant la mairie et un officier assisté du Maire de Mussidan vérifie leur identité. Un choix d'otages est fait ; ceux qui portent des bottes ou des habits leur donnant l'aspect de maquisards sont de préférence retenus. A 21 h, les 49 otages sont conduits rue de Gorry, où ils seront fusillés. Vers 23 h, le Maire de Mussidan n'ayant voulu dénoncer personne, sera abattu avenue Clémenceau.

*

LES EPURATEURS

On a beaucoup manifesté, parlé et écrit pour le 40ème anniversaire de la Victoire de 1945. On en a évoqué les meilleurs souvenirs. A-t-on rendu hommage aux victimes innocentes et souvent anonymes de la Libération ?

L'Armée était en marche sur les routes de France, culbutait l'ennemi et le pourchassait sans trève. Alors le peuple généreux de l'Ombre et des Maquis se révéla et offrit son sang à la Patrie en la suivant, puis en s'y incorporant non sans difficultés. Ces troupes régulières n'avaient pas le temps, ni l'autorité, pour nettoyer leurs arrières des éléments ennemis et s'occuper d'épuration, charge qui eût dû être le fait de l'administration territoriale. Celle-ci tardait parfois à se mettre en place avec ses services, sa police et sa justice.

Pour éviter d'être jugés sur leur conduite pendant l'Occupation, les matadors galonnés outrageusement, souvent avinés et totalement incompétents, voire des bandes, surgirent des profondeurs crapuleuses des villes. Leur première manifestation fut de prendre en main la justice, - une parodie de justice -, dès le retrait des forces ennemies pour y traduire de vrais "Kollabos", mais aussi de pauvres êtres abusés par la force occupante ou les pouvoirs gouvernementaux. D'authentiques Résistants, - en particulier ceux des Réseaux qui avaient eu pour mission de s'infiltrer dans les rouages officiels de la collaboration afin d'y détecter les intensions et les plans d'action ennemis -, furent soumis à des interrogatoires et sauvés in extremis par leurs organisations clandestines trop souvent décapitées par la Gestapo ou la Milice. Incompris, accusés sans motifs réels contrôlés, bon nombre furent ainsi assassinés ou fusillés.

Des justiciers, des "épurateurs", des "résistants de dernière heure", tinrent cour de justice, brandissant vindicte, torturant et assassinant à leur tour plus sauvagement que l'occupant des innocents, victimes de dénonciations, de basses vengeances politiques, raciales, amorales ou matérielles, de l'envie et de l'explosion incontrôlée de la violence. Les "Kollabos" devaient rendre gorge, c'est normal, mais ce fut fait dans des circonstances parfois atroces, injustes et pitoyables. Trop de nos compatriotes commirent des crimes abominables, fusillant des milliers d'innocents sans jugement, ni moyen de défense ; des personnes acquittées furent lynchées ou abattues, blessées sans secours ou laissées mourantes. D'autres furent violées, empalées. On estime le nombre de ces victimes à cent mille. On cacha soigneusement cette honte, manifestation bestiale des plus bas et des plus dépravés instincts humains.

Le Gouvernement Provisoire de la République, saisi de terreur après avoir trop longtemps fermé les yeux, a promulgué des Ordonnances règlementant l'Epuration. Ainsi, par exemple, celle du 30 mai 1945 (N° 45-1089) relative à l'épuration des gens de lettres, acteurs et compositeurs, des artistes peintres, dessinateurs, sculpteurs et graveurs, crée un "Comité National d'Epuration des gens de lettres, auteurs et compositeurs" ou Conseil National des Ecrivains (CNE). Parmi ses 46 membres figurent dans l'ordre alphabétique André Chamson et André Malraux...

Parmi les chants de victoire retentit sans doute sinistrement ce roulement de tambour annonçant le peloton d'exécution. Il fallait que ce soit dit, afin que ceux qui ont survécu à leurs errements terribles demeurent muets à jamais dans leur repentir. (Selon Le Crapouillot N° 81 - L'épuration)

*

LE CORPS FRANC POMMIES

Le "C.F.P." bénéficie d'une salle au Musée Jean-Moulin à Bordeaux. Ce n'est que justice, car son action en 1944 fut déterminante.dans la Libération du Sud-Ouest, ceci dit sans vouloir minimiser l'action des autres formations ayant participé à la "chasse aux allemands et libéré cette partie du territoire national sans l'aide des forces alliées venues d'au-delà des mers : descendus comme des isards des montagnes pyrénéennes, encore vêtus de manière disparate, portant seulement comme uniforme un brassard tricolore et une arme qui se voulait redoutable,

pâles et amaigris par des mois de privations, tels des soldats de l'An II, les autres unités regardaient avec une fraternité envieuse cette troupe importante par le nombre, bien équipée, qui portait un uniforme identique pour tous, le CFP."

Ce "Corps Franc" est commandé par le "Bordelais", né le 9 juin 1904 dans la capitale girondine, ancien de Saint-Cyr (1924), Sous-Lieutenant au 144ème RI en 1926, breveté de l'Ecole Supérieure de Guerre (1936), Capitaine professant à l'E.S. de guerre de Prague, puis Officier de Renseignement, ensuite au service du Contre-Espionnage, organisateur de la Mobilisation Secrète (1940), recruteur de 12.000 Officiers, Sous-Officiers et Soldats, dont une partie est issue de l'Armée d'Armistice (1942), instigateur d'actions de sabotage (40 locomotives détruites, 12 usines sabotées, 7 lignes à haute tension, nombreuses voies ferrées interrompues en permanence, 68 agents de la Gestapo mis hors d'état de nuire).

En cours d'action, le "Corps France" se mue en "Corps Franc Pyrénéen" pour prendre finalement le nom de "Corps Franc Pommiès", celui de son chef prestigieux, qui, à partir du 8 juin 1944, va disposer de 15.000 hommes pour agir sur deux axes : dans la Vallée de la Garonne entre Agen et Castelsarrasin, dans les Landes, le Gers, les Hautes et Basses Pyrénées. En 68 jours ce seront 432 attaques, parmi lesquelles les libérations de Montauban (18 août 1944), Auch (19 août) et l'Isle-Jourdain (en liaison avec le "Bataillon Armagnac"). "Le CFP va jusqu'à Bedous et coupe la frontière espagnole à la Wehrmacht avec les résistants aspois. Début septembre 1944, le CFP et son chef, intégrés à la Ière Armée, participent à la Bataille d'Autun et aux opérations des Vosges et d'Alsace sous les ordres de la 1ère DB." Cette Unité devenue légendaire "pénètre ensuite dans le Duché de Bade et le Wurtemberg et est très sollicitée lors du "nettoyage""de Stuttgart".

Dans un long article illustré, André Maubé du "Sud-Ouest" (édition du 6 juin 1985 que nous a envoyée Noël Balout) conclura : "Le CFP avait un côté boy-scout intransigeant, les valeurs y étaient exaltées à l'extrême et avec une belle élégance. En d'autres Unités, ces mêmes valeurs existaient au même niveau, mais entre le CFP et elles existait une différence, le CFP ayant eu plus un lien avec le passé militaire et des traditions guerrières de l'armée officielle... Son rôle fut identique à celui des héros du Vercors..."

N.B.: Il est rappelé que des Unités de la Brigade étaient sous le contrôle du CFP et des FTP (Francs Tireurs Partisans) dont elles eurent quelques difficultés pour se dégager et monter vers le Nord en formation militaire spécifique.

*

LA RESISTANCE EN PERIGORD

Les "Dernières Nouvelles du Lundi" du 12 août 1985, sous la plume de Jacques Granier, publient une page entière consacrée au souvenir de : "1939-45, dans l'Alsace de l'Intérieur" - "La résistance en Périgord". Dès le 5 septembre 1939 arrivèrent en Dordogne et Périgord les réfugiés alsaciens. Ils furent d'abord assez mal reçus par les autochtones, mais après le "rapatriement" faisant suite à la défaite, les relations humaines évoluèrent au gré des épreuves et de la résistance communes pour se stabiliser, - cela est toujours aussi vivace aujourd'hui -, en solides liens d'amitié souvent au prix du sang et de la mort.

Citons d'abord cet extrait de l'article : "Le premier d'entre eux (des réfugiés) est Paul Armbruster, alias Alaric, que le célèbre agent secret Gilbert Renault, plus connu sous le nom de "Rémy", vient contacter, en novembre 1940. Le réfugié alsacien demeure du côté de Saint-Foy-la-Grande. "Rémy" a eu son adresse à Londres au bureau de renseignements, le B.C.R.A. Il s'y rend en vélo. L'accueil est chaleureux : - Voulez-vous travailler avec moi, monsieur Armbruster ? - Bien sûr...

"Rémy" apprend ainsi que son hôte a constitué avec quelques amis, dont le gentleman-farmer Louis de La Bardonnie, une petite organisation qui, à trois reprises, a fait passer des renseignements à Berne : "C'est nous, ajoute Armbruster, qui avons envoyé à Londres un messager, via l'Espagne, pour demander un chef, des moyens de travail et un poste émetteur. Depuis le 13 juillet 1940 nous sommes connus en Angleterre..." Ainsi va débuter l'épopée de la Résistance en Dordogne."

Le texte poursuit plus loin : "...Dès avril 1943, l'un d'entre eux, Gustave Houver, est chargé d'organiser un "groupe mobile d'Alsace" (GMA). Ce groupe deviendra plus tard le bataillon Strasbourg de la "Brigade Alsace-Lorraine". Une formation bien connue en Alsace où elle s'est vaillamment battue sous la houlette d'André Malraux, alias "Colonel Berger", du nom de son héros des "Noyers d'Altenburg", tant du côté de Dannemarie et de Ballersdorf, dans le Haut-Rhin, qu'au Sud de Strasbourg, du côté de Krafft et de Gerstheim.

"En Dordogne, le "groupe mobile d'Alsace" regroupe trois compagnies (ou centuries) sous la direction d'Antoine Diener, dit "Ancel", après l'arrestation de Gustave Houver, premier responsable de ces combattants alsaciens : dans le secteur Nord du département (Brantôme), le groupe Valmy ; dans le secteur centre (Périgueux), le groupe Verdun ; dans le secteur Sud (Bergerac), le groupe Bir-Hakeim. Au printemps 1944, "Ancel" regroupera ainsi autour de lui une centaine d'Alsaciens et de Lorrains dans le maquis de Durestal, non loin du Bugue. André Malraux ne rejoindra les Alsaciens que plus tard et les "centuries", sous son commandement, se regrouperont sous le sigle de "Brigade Alsace-Lorraine".

Retenons enfin parmi les "quelques affaires retentissantes" les anecdotes suivantes : "- Comment le Docteur Gaussen ne put empêcher l'aviateur Joël Mac Pherson, de l'Alabama, d'être opéré d'une appendicite qu'il n'avait pas - L'incendie du Château de Rastignac, le 30 mars 1944, couvre en réalité une opération secrète : la récupération par les Allemands de la plus fabuleuse des collections, celle de la Galerie parisienne Jean Bernheim. Nul ne sait encore aujourd'hui ce qu'est devenue cette collection qui était universellement connue - La folle idée des résistants de Dordogne qui décident de faire évader, le 23 avril 1944, les 800 hommes du 799ème bataillon d'infanterie géorgien, basé à Périgueux, et de neutraliser pour cela les 200 Allemands qui les encadraient. L'opération réussit en partie et 230 Géorgiens passent au maquis - En juillet 1944, un wagon spécial transporte de Périgueux à Bordeaux deux milliards deux-cent-quatre-vingt millions de billets de banque. Le train est attaqué à Neuvic, le 26 juillet à 18 h et, en quelques minutes, 150 sacs plombés passent du fourgon dans le camion à gazogène des maquisards. Quelle a été l'utilisation des fonds d'un des détournements les plus importants de tous les temps ?"

Ndlr : Pour plus de détails, les "Dernières Nouvelles" renvoient à Guy Penaud : "Histoire de la Résistance en Périgord" (Edit. P. Fanlac - Périgueux) - dont toutes les assertions ne sont pas acceptables en ce qui concerne André Malraux.

*

EN GUISE DE CONCLUSION

Dans quatre numéros successifs du bulletin ont paru des extraits de presse relatifs au 40ème anniversaire de la Libération du sol de France. Le choix des textes n'a pas été préconçu ; il fut le fait du hasard des éditions ou des récits récoltés par les membres de l'Amicale. Il y a donc des lacunes que chacun comblera à sa guise et compte-tenu de ses propres dispositions quant à ce passé déjà lointain et parfois contesté.

La Brigade fut un lieu de rencontre fortuit de générations couvrant un très large éventail d'âges, d'origines culturelles ou professionnelles, d'expérience ou d'innocence humaines. Ne furent-elles pas frustrées de toute information parce que vivant en vase clos ? C'est pourquoi il fut utile de plonger dans l'Histoire, sans honte et sans regret, peut-être tout simplement pour en retirer une certaine fierté à partager avec les hommes et les femmes nés après le 8 mai 1945.

Se retourner sur le chemin de la vie permet de mieux connaître ceux qu'on avait côtoyés sans les voir, tant s'élevaient des barrières entre Maquisards, Résistants, Prisonniers de guerre, Déportés, Victimes innombrables de l'Occupation du territoire par l'ennemi et ses infâmes collaborateurs, lâches, traîtres ou anarchistes. N'a-t-on pas été surpris de rencontrer enfin nos Alliés et nos compatriotes engagés hors de France ? Les patriotes manquaient de renseignements et de contacts pour les encourager.

Dans la Victoire les peuples s'étaient rapprochés pour reconstruire leurs nations dans une immense fraternité. Celle-ci fut rapidement ternie par les égoïsmes et les rancoeurs. L'oubli des souffrances endurées durant la deuxième guerre mondiale fit le reste : en de nombreux endroits du globe on se bat les armes à la main apparemment sans s'émouvoir du sort des victimes innocentes. Il fut utile de ramener sur le devant de la scène française les instants les plus héroïques et souvent dramatiques de notre passé récent.

La Liberté, dont nous disposons, a peut-être été réduite, mais elle est toujours à notre chevet. La Paix reste la dominante caractéristique de notre patrie, même si elle paraît menacée. Dans notre passé évoqué parfois avec faste, souvent tu par modestie, les jeunes ont retrouvé la fierté de notre race et l'espérance de l'avenir. Nous vivrons encore de beaux jours ensemble. C'est la leçon à tirer. C'est aussi la raison pour continuer notre marche en avant.

Paul Meyer

OU RESTENT TOUS LES AUTRES ?

Notre amicale ne regroupe pas tous les anciens de la Brigade Alsace-Lorraine, qui furent deux mille, si divers dans leurs origines, - catalans, lorrains et alsaciens, bretons, savoyards, gens du midi, du centre, du nord, de l'Île de France et d'ailleurs -, si unis dans leur combat. Aujourd'hui, quelques trois cent cinquante seulement restent fidèles à "l'esprit brigade" ; leur nombre s'amenuise d'année en année.

Ce n'est pas une fatalité, car il reste un réservoir de camarades, qui n'ont jamais donné signe de vie depuis 1945, enfoncés dans la nuit, perdus à travers le pays, muets et ignorant peut-être l'existence de l'amicale. Que d'amitié gaspillée, méprisée peut-être ! Qu'ils sachent, - tous ceux-là -, qu'ils seront accueillis avec joie, tel que ce "revenant" au Congrès de Strasbourg l'a exprimé avec tant de bonheur !

Pourquoi mépriserions-nous les "ouvriers de la onzième heure" ? Que chacun, - ou en petits groupes d'amis - réfléchisse à l'avenir de notre communauté née de la guerre que nous avons gagnée en rendant aux familles leurs terres et à ces terres la patrie ! Par quels moyens rallier ceux qui boudent, ceux qui doutent, ceux qui pensent qu'ils n'apporteront plus rien au souvenir de leur compagnons morts pour la France ? Comment passer à l'action ?

P A R L O N S "C O T I S A T I O N"

Comme par le passé, la cotisation 1986 comprendra une part destinée au fonctionnement minimum du "CC" (F 5,-), une autre part réservée à celui de la Section elle-même (montant variable selon les décisions annuelles de l'assemblée générale de chacune des sections) et une troisième part représentant la quote-part aux frais de réalisation et d'expédition du bulletin à chaque membre quatre fois par an (F 50,-).

Les membres sont appelés à participer bénévolement à la collecte des documents pouvant être publiés dans le bulletin, les Secrétaires y communiquent leurs rapports, voire les convocations aux assemblées. Rédiger un bulletin pose des problèmes financiers : affranchissement postal, coûts du papier et de la main d'oeuvre d'exécution des stencils, de l'impression et du routage. Beaucoup de membres ont l'expérience d'un budget de revue ou d'un modeste journal pour apprécier la modicité de la contribution annuelle à la réalisation des quatre numéros. Par mesure d'économies, ce numéro présente un ordre différent des chapitres traditionnels.

POUR 1986 LA QUOTE-PART AU BULLETIN
A DU ETRE FIXEE A CINQUANTE FRANCS.

Il est des membres qui acceptent de recevoir deux, trois, quatre numéros du bulletin, alors qu'ils ne versent pas leur cotisation au Trésorier de leur Section. Les bulletins tirés pour une édition doivent être payés ; cet argent n'est pas remboursé par l'Amicale, mais pris dans la poche personnelle du responsable bénévole. Les retardataires ne se rendent-ils pas compte de l'abus de confiance qu'ils commettent parfois consciemment ?

Certes, il y a des camarades en difficulté : les présidents de Sections ne les abandonnent pas et se substituent à eux pour régler la quote-part aux frais du bulletin, afin qu'ils continuent à être informés. Certains membres imaginent souvent des motifs de non-paiement lors de l'échéance annuelle, d'autres ne répondent plus aux rappels et désertent les réunions, mais reçoivent quand même le bulletin. Où restent l'équité et la droiture des anciens combattants de la Brigade ?

En 1985 des Présidents ont éprouvé des difficultés pour encaisser la cotisation, d'aucuns ont compté des défections. Il en est appelé à la camaraderie de chacun et en particulier à celle de ceux qui font la sourde oreille aux rappels réitérés des Trésoriers. Qui pourrait prendre la responsabilité de provoquer par son indifférence ou son insouciance la mort prématurée de l'Amicale ?

*

N'ont pas versé la quote-part aux frais du bulletin pour 1985, alors qu'ils ont reçu en avance deux numéros, ainsi que les dernières pages de l'Histoire de la Brigade Alsace-Lorraine du Colonel Berger :

Nous regrettons d'avoir dû faire cette mise au point, mais elle nous paraît nécessaire pour clarifier le problème des cotisations.

Paul Meyer

L'ADJUDANT BOUCHU ET LES AUTRES

Ce n'est pas pour dire, mais je crois que Dupont, - appelons-le ainsi pour respecter sa personnalité -, était le plus mauvais soldat du 35ème R.I. de Belfort.

Ce régiment, l'As de Trèfle, était caserné à "Friederich", sinistre caserne de la non moins sinistre ville de Belfort. En ce temps-là il était impossible de se promener aux heures de "quartier libre" sans attraper en moins d'une heure des crampes du bras droit à force de saluer les gradés de toutes armes, dont les rues étaient encombrées. Le salut était alors encore obligatoire.

Ce casernement haut de trois étages datait de Vauban, mais personne n'aurait su dire au juste qui l'avait construit. Il était laid. Les chambres des soldats étaient inconfortables. En période de gel, on ne pouvait pas allumer l'antique poêle de fonte sans être suffoqué par une fumée opaque obligeant les infortunés "bidasses" à ouvrir tout grand les fenêtres.

Deux bataillons et l'état-major y logeaient, les chambres des sous-officiers célibataires étant reléguées sous les combles, tandis que les lavabos et les "latrines" se situaient au milieu de la cour d'exercice dans un petit bâtiment annexe.

La caserne était infestée de petites "bêtes à bon dieu", oh ! pardon, je veux parler de ces petites bêtes malignes, qui résistaient à tous les nettoyages et aux meilleures désinfections et venaient chaque soir vous rendre visite, les "punaises des lits".

Les jeunes recrues étaient pour la plupart originaires des départements limitrophes : Vosges, les deux départements du Rhin, Jura... et quelques déplacés de Corse. Dupont, dont je vais parler, venait d'une ville du Haut-Rhin que je ne désignerai pas.

*

Comme Dupont était toujours le dernier à l'appel, comme il ne parvenait jamais à mettre son paquetage "au carré" et que sur ses "godasses" restaient toujours des traces de la boue de la cour, véritable bourbier par temps de pluie, il avait rapidement acquis une place de choix dans le "pif" de l'adjudant Bouchu (appelons-le ainsi). Ce "cher adjudant" ne se contentait pas de l'inscrire chaque jour au tableau des corvées les plus répugnantes, mais de plus fignolait des "motifs carabinés" pour le faire coucher en "salle de police" ou bien lui passait d'inflexibles "revues de détail", afin de lui faire passer l'envie de sortir du casernement.

Il faut ajouter, car j'ai oublié de vous le dire, que notre bidasse était un sursitaire âgé de vingt quatre ans, qui avait "passé des examens" avant de venir faire ses classes.

Quand je parle de l'attitude du "juteux", je pourrais en dire autant du sergent-chef et de divers sergents, qui, pour flatter sans doute les marottes de leur supérieur, surenchérissaient dans la persécution du pauvre bougre. La réputation de plus mauvais soldat du bataillon était faite pour ce pauvre Dupont.

Seul le capitaine, qui portait lors des défilés "l'oriflamme d'or" à son casque pour être "sorti du rang" et avoir gagné ses galons au cours de la guerre 1914-18, semblait avoir à son endroit une certaine compassion. Il lui arrivait en effet en passant devant les latrines, où besognait le soldat Dupont, de lui dire : "Mais c'est une vocation, mon pauvre ami... Enfin, il paraît que çà porte bonheur !".

Pour comble d'infortune, à l'instar de la plupart des sous-officiers de carrière, l'adjudant Bouchu était logé dans des bâtiments attenants à la caserne. Il vivait là avec sa femme Lison, une brunette pas mal du tout. Je me demande encore aujourd'hui comment, avec sa trogne et ses moustaches de phoque, Bouchu avait pu la séduire. On la voyait rarement sinon qu'elle vaquait à ses courses à toutes enjambées. Lui, Bouchu le pervers, on pouvait le repérer à toute heure de la nuit guettant le retour des malins qui avaient fait le mur. Bref, c'était ce qu'on appelait "un vrai fayot".

*

Tous les hommes savent ce qu'est la vie de caserne, à cette nuance près toutefois que celle des "biffins" est agrémentée de marches, d'exercices physiques, de revues d'armes, de maniement d'armes et de défilés. Comme Dupont était "bien vu" de l'adjudant, il était quasiment toujours astreint à cette vie parce que très souvent il allait en permission "avec les bottes de l'adjudant", c'est-à-dire que ce dernier lui faisait "sauter ses permes" sous les prétextes les plus variés.

Les "classes" ayant duré tout l'hiver, vint le temps des "petites manoeuvres" de printemps. Pas de la rigolade ! L'après-midi précédant le départ, les biffins la passaient à "briquer" comme des forçats. Les sous-offs courraient de chambrée en chambrée aboyant littéralement tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, fiévreux, surexcités comme si le sort de la patrie était en jeu.

Il ne devait pas manquer un bouton. Il ne pouvait être question de remplacer sur "l'as de carreau" (havresac du fantassin) les "godillots" par des objets plus légers. Les mousquetons et les fusils mitrailleurs devaient étinceler ainsi que les bretellss et les cartouchières remplies de lingots de fonte remplaçant les paquets de cartouches. Jeune sergent moi-même, j'étais chargé de la distribution des "boites de singe". Je pris sous ma protection Dupont, dont la médiocrité de confection du paquetage de campagne l'aurait fait punir.

Le réveil sonna tôt ce matin là. Pour ces manoeuvres nous avions perçu un "casse-croûte renforcé". Dès que nous eûment franchi la porte du quartier, la ville de Belfort fut réveillée par notre fanfare, dont les cuivres avaient évidemment été soigneusement passés au "miror". Derrière les rideaux, les habitants, mais surtout les femmes, admiraient le défilé au pas cadencé.

Le capitaine Puchulue, sanglé comme un saucisson de luxe, caracolait en tête sur sa fringante jument baie. Les autres gradés marchaient sur le côté de la colonne et grognaient machinalement "gauche-droite". Nous donnions vraiment l'impression d'être une troupe fin prête au combat. Arrivés dans les faubourgs, le capitaine siffla, ce qui signifiait : "Pas de route, marche ! L'arme à la bretelle."

Il faisait beau. On chanta, alors qu'on imaginait les anciens vous environnant :
Marche, marche joli bataillon
Bataillon qui marche au son de la musique
Marche, marche joli batalllon
Bataillon qui marche au son de tes clairons.

Je vis l'adjudant Bouchu se porter à la hauteur de mon protégé et s'y maintenir en criant : "Dupont, restez dans l'alignement, s'pèce d'abruti ! Sinon c'est moi qui va vous aligner au rapport". Le "juteux" continuait à l'empoisonner même là au petit matin alors qu'une bonne senteur de fougères s'exhalait.

Vers midi, à l'heure de l'étape "casse-croûte", le "pitaine" siffla à nouveau : "Formez les faisceaux ! Rompez les rangs !". Au bout d'une heure, le capitaine ordonna le rassemblement et entreprit d'expliquer le thème de la manoeuvre : "Les gars, voici, nous sommes les bleus et l'ennemi les rouges". Un loustic lança : "Mort aux rouges !" - "Ta gueule, fit le pitaine, les "rouges sont les gars du 3ème Bataillon de Giromagny" (les 3ème et 4ème Bataillons du 35ème étaient cantonnés dans ce village).

La question était de savoir si les "bleus" encercleraient les "rouges" ou vice versa. Cela promettait une belle journée de "crapahut", de bonds en avant, de reptations au milieu des épines. Le manuel du parfait combattant y passera en entier. Les hommes furent donc répartis en groupes. Mon protégé fut affecté précisément dans le mien.

*

La peur me prend lorsque je constate que l'adjudant Bouchu s'arrange pour prendre le commandement de la section pour probablement, me dis-je, avoir Dupont à l'oeil. Mais le capitaine s'approche alors de nous et faisant signe à Dupont d'aller vers lui : "Dupont, il parait que vous avez de l'instruction". Le pauvre bougre est méfiant, car il se souvient du jour de son incorporation.

On lui avait déjà fait le coup. Le "cabot" de carrière chargé d'installer les bleus l'avait tout de suite repéré parce qu'en entrant dans la chambre Dupont avait maladroitement laissé tomber tout son paquetage et s'était pris les pieds dans son mousqueton :

"Toi tu as l'air d'un intellectuel. Tu ne serais pas par hasard bachelier ?" - "J'ai même deux certificats de licence" - "Je m'en doutais. J'ai quelque chose pour toi. Ramasse ton barda et suis-moi". Dupont se voyait déjà titulaire d'une "planque" au bureau. Il suivit donc sans méfiance le "cabot", qui, arrivé dans la cour, ramasse un balai de bouleau et conduit notre Dupont aux latrines les plus débordantes. "Tu vas me nettoyer çà, l'intellectuel ! Tu pourras dire ensuite que tu as fait quelque chose d'utile."

Mais aujourd'hui le pitaine, malgré son air perpétuel de se foutre du monde, allait lui faire une proposition sérieuse : "Vous allez être "observateur" - "Bien mon Capitanne, que dois-je faire ?" - "Suivez mon regard. Vous voyez cette petite colline ? Vous avez à trois doigts de l'arbre en boule un boqueteau." - "Vu, mon Capitaine !" - "Vous allez prendre mes jumelles et ce téléphone portatif et vous irez vous installer juste à l'orée du boqueteau. De là vous dominerez toutes les opérations. Si l'ennemi progresse vers nos positions ou envoie des détachements en éclaireur, appelez-moi. Mais surtout planquez-vous bien. Après les opérations, vous me rédigerez un rapport."

Il ajouta avec un clin d'oeil : "Mission de confiance, jeune homme, mais surtout moins fatigante pour les jambes." - "A vos ordres, mon Capitaine." Brave pitaine ! Il savait par les potins du mess que l'adjudant Bouchu "avait ses têtes" et il ne voulait pas que les gars dont il avait la charge emportent de l'armée un trop mauvais souvenir. Il avait donc donné à Dupont une véritable aubaine.

Drôlement bien installé à l'ombre d'un chêne, Dupont scrutait l'horizon, regardant les pauvres copains se contorsionner dans l'herbe. Il me voyait avec l'adjudant en tête du groupe agitant les bras et criant des ordres. Les "rouges" tiraient des rafales à blanc obligeant les "bleus" à se coucher avant de refaire un bond en avant. Tout cela se passait à plus d'un kilomètre de notre "observateur", qui se demandait s'il n'allait pas pousser un bon "roupillon" au lieu de jouer à la guerre.

Par acquit de conscience, il appela le P.C. pour signaler ce qu'il avait vu. Il s'installa ensuite pour contempler les feuilles à l'envers. Au bout d'une vingtaine de minutes, Dupont ne se sentit plus à l'aise : il entendait en effet le bruit de branches remuées près de son poste. Il ne bougea pas et tendit l'oreille. "Serait-ce un détachement ennemi ? Allait-il être fait prisonnier par les rouges ?" Ce fut ensuite un instant de silence, puis le froissement de branchages reprit, suivi cette fois d'un murmure, une voix étouffée, une voix féminine qui chuchota : "Non, Marcel, ce ne devait être qu'une simple promenade dans les bois..."

Dupont, bien sûr follement intrigué, voulant en savoir davantage, s'approcha en rampant sans bruit et découvrit tout à coup un jeune couple. Il étouffa un rire et contempla la scène amoureuse qui finit par l'épuisement de l'un des partenaires et la réfection de la beauté de l'autre quelque peu mise à mal. "Ce n'est pas possible, se dit le voyeur, mais c'est le barman du Café de la Caserne et... Lison, l'épouse de l'Adjudant Bouchu en personne !"

Sa mission ? Dupont l'avait totalement oubliée. Sans hâte, sans bruit, alors que les autres s'en furent, il regagna son poste d'observateur. Quel ennui pour lui qui, n'ayant pas suivi les péripéties du combat, en ignorait tout. Sûrement que le pitaine devait être inquiet de son silence, cependant que les bleus et les rouges continuaient à bondir et à se lancer des grenades. La capitaine ayant en effet appelé plusieurs fois sans succès son observateur m'envoya pour voir ce qu'il était devenu.

" Diable ! Où me suis-je égaré ? "

Il me fallut beaucoup de temps pour atteindre Dupont. Après avoir pris contact, j'appelai le P.C. d'où l'ordonnance du capitaine, un ami, répondit : "Vous avez la bonne place restez-y. Je ne réveillerai pas le piston, car il a trouvé un coin pépère et ronfle comme un bienheureux. C'est le Lieutenant Bolet qui dirige les singeries des copains et il est sur le terrain. Je dirai tout à l'heure au capitaine que vous avez appelé. Pour le reste, on verra ce soir."

*

Le soleil commençait à descendre quand nous entendîmes la sonnerie du rassemblement. Les soldats, activés par leurs gradés, affluaient vers le P.C. Le juteux, en tête, agitait les bras pour que le rassemblement se fasse plus vite. Tranquillement avec Dupont qui portait ses accessoires, nous arrivions au P.C. Au garde-à-vous je signalais au Capitaine qu'un fil s'était rompu et que, dès mon arrivée à l'observatoire, j'avais réparé le téléphone et rétabli la communication avec le P.C.

"Merci, Sergent. Et vous, Dupont, ce rapport ?" On ne savait jamais s'il était sérieux ou ironique, mais mon compagnon signale aussitôt : "Une grande bataille, mon Capitaine ! Ce fut une belle opération. Les rouges n'ont pas résisté très longtemps. Harcelés tous azimuths, l'ennemi a laissé entre nos mains des sections entières." - "Un encerclement alors ?" - "Tout ce qu'il y a de plus réussi. L'adjudant Bouchu était en tête de toute l'opération." (A quoi pensait donc Dupont ?).

Je suivis le regard de l'adjudant, qui assistait au rapport et je pensais : "Pauvre Dupont, tout à l'heure il ne te loupera pas." - "Bien, dit le Capitaine, le regard songeur. Regagnez vos rangs". Nous revînmes au cantonnement au pas cadencé. Bouchu avait l'air très fatigué, il ne parlait à personne, mais la soupe à peine servie, il passa dans les chambrées et contrôlait les rateliers d'armes :

"A qui est cette arme ?" rugit-il - "A Dupont, mon adjudant", dit le caporal chef de chambrée. "Dupont ! Il y a de la boue sur votre percuteur. Vous me ferez quatre jours." - "Mais, mon adjudant..." - "N'essayez pas de nier. Rien ne m'échappe, à moi. J'ai l'oeil partout. Celui qui me trompera n'est pas encore né". - "Bien, mon adjudant". Sans le moindre battement de paupière, Dupont pensa : "Eh, bien, mon vieux, si tu savais ce que moi je sais, tu la fermerais bien vite".

Peu de temps après le 35ème, en marches forcées, prenait position sur les berges du Rhin. Hitler avait fait occuper la Rhénanie, foulant au pied le Traité de Versailles. Un bataillon avec d'autres unités formait le 42ème RIF à Neuf-Brisach, deux bataillons à Mulhouse le 171ème RIF. Pour ma part, avec Dupont dans mon groupe, je prenais cantonnement dans une usine de Huningue. La Capitaine Puchulue, ainsi que l'Adjudant Bouchu et d'autres gradés, restèrent à Belfort ou à Giromagny avec les Rappelés pour reformer le 35ème RI. La "drôle de guerre" allait commencer.

*

Des années ont passé. J'avais pris ma retraite trop jeune pour ne rien faire. Je me fis donc "VRP" et travaillai pour le compte d'une usine de Dijon et d'une autre de Gevray-Chambertin. Un jour je fus convoqué par mes patrons et, pour la première fois après la guerre, passant par la Porte de France, j'entrai à Belfort. Mon regard plongea vers la droite, il n'y a qu'un grand vide. La caserne Friederich, les maisons militaires, tout avait disparu.

Lentement je descendis vers les fortifications et, devant moi, je vis le café-bar de la caserne. Lui, extérieurement refait, était encore là. Je m'arrêtai et entrai dans le bar. Quelques jeunes consomment devant le comptoir, d'autres, dans un coin, jouent au mini-foot. Un seul homme était assis à une table. "Bonjour monsieur, vous permettez ?". Il acquiesca d'un geste et je pris donc place à sa table. La conversation s'établit.

"Vous êtes du quartier ?" - "Oui, depuis cinquante ans. Je demeure dans le quartier... J'étais employé de la Chefferie du Génie, là, tout de suite à gauche en descendant. Même les Allemands, après 1940, m'ont gardé à leur service ; j'étais occupé comme serrurier avec d'autres réparateurs dans la caserne et les maisons militaires, qui se trouvaient dans le trou, là, à votre droite." - "Connaissiez-vous des gens du 35ème RI ?" - "Oh oui ! Bien, le Colonel Bouffet. Il est parti l'un des premiers et est revenu comme général à Mulhouse. Du reste, la majeure partie du 35ème est allée en Alsace."

"Vous connaissiez le Capitaine Puchulue ?" - "Si je le connaissais ? Je pense que oui ! Avant son départ pour le fort du Joux, il demeurait juste là, dans la troisième maison." " "Qu'est-il devenu ?" - "Il est mort avec une poignée de Polonais en défendant le Fort de Joux, même que l'Armistice était déjà signé. Il a été tué par les Allemands." Je remerciai le brave homme (1), payai son blanc-cassis et me remis en route.

Je pensais à mon capitaine. C'était bien lui, le brave d'entre les braves, lui qui avait gagné la guerre 14/18, voulait mourir l'arme à la main et ne pas être fait prisonnier par les anciens vaincus. Essuyant une larme, je pensai aux autres copains du 35ème RI.

*

Plus tard, au sortir d'une réunion amicale à Colmar à une heure avancée, je voulus rejoindre ma voiture sur la place Rapp. En présence de trois amis, je cherchai en vain, car elle avait disparu. Commissariat, plainte, enquête aboutissant à la prise de mes deux voleurs, qui, ce soir-là devaient faire route vers Paris. Je reçus une convocation pour me porter partie civile.

Assis sur un banc dans le couloir du Tribunal de Colmar, je vois passer un homme en robe noire. Nous nous regardons et lui : "Ne serais-tu pas mon sergent du 35ème ?" - "Et toi, ne serais-tu pas le soldat Dupont ?" - "Dans mes bras ! Tu fus l'unique à me défendre durant cette triste période de ma vie... Que viens-tu faire ici ?" Et de lui raconter mon histoire. Dupont m'invita à passer chez lui séance tenante, après les affaires judiciaires.

Marié, père de deux enfants, Dupont est un grand avocat ; son fils est entré également au Barreau, tandis que sa fille est mariée à Paris. Je fus des deux mariages et maintenant, avec le père, qui m'autorisa à écrire cette nouvelle, nous sommes en relations constantes pour... parler du 35ème.

*

Il y a une dizaine d'années, aux environs de 1970, j'étais en vacances du côté de Willer-sur-Thur. En compagnie de mon beau-frère, de son fils et du mien, nous nous adonnions à la randonnée pédestre. Un jour, par le Thanner-Hubel et le Rossberg, nous atteignions après deux bonnes heures de marche à la ferme Gsang, au-dessus de Moosch, d'où le regard plonge dans la vallée. Nous nous attablions alors qu'une dame au beau sourire nous demande ce que nous voudrions boire : "Pour les jeunes, du lait, et pour nous de la bière."

Je regarde plus attentivement la femme un peu rousse et je me demande si elle n'avait été plutôt brunette voici belle lurette : "Pardon, madame, ne seriez-vous pas Lison, la femme de l'adjudant Bouchu du 35ème ?" - "Et toi, répondit-elle aussitôt, n'es-tu pas le sergent..." Elle ne finit pas sa phrase que déjà on s'embrasse comme de vieux amis.

"Mais Lison, que fais-tu là?" - "En 1940, après la défaite, nous sommes allés chez ma soeur à Giromagny où elle tenait une ferme avec son mari. Comme celui-ci était prisonnier, nous sommes restés durant toute la guerre pour lui aider". J'hésitai, puis demandai cependant : "Ton mari ? Il est aussi ici ?"

(1) décédé le 24.01.1984 à Belfort

"Non, dit-elle, lui est mort. Il était bien plus âgé que toi. En 43, il était souvent absent le soir : il faisait partie du maquis de la région. Ils furent vendus. Encerclés par les Allemands, capturés, ils furent tous fusillés sans jugement. Son nom est inscrit sur la stèle élevée à l'orée du bois où ils furent abattus. Moi, depuis 1948, je viens ici avec ma soeur, mon beau-frère et une trentaine de vaches de Giromagny. Nous y restons jusqu'en automne, puis nous regagnons la ferme giromagnienne par les hauteurs."

Nous parlions encore un temps du 35ème et je promis à Lison de revenir. Je ne suis plus jamais remonté au Gsang. Julien Libold

* *

A PROPOS DE MALRAUX

"En tant que "maquisard" au grade de 2ème classe, je n'ai pas eu connaissance de Malraux... J'ai appris par hasard que nous étions commandés par le Colonel Berger ; et Berger j'ai cru que c'était son nom... Ce n'est qu'un peu plus tard que j'ai eu connaissance de la corrélation : Berger = Malraux. Cela me renseignait peu, mais en même temps j'ai appris qu'il était écrivain ; d'où, pour faire plus ample connaissance, j'ai acheté au hasard "La Condition Humaine". Pas facile à lire ce livre pour un type qui comme moi ne possède qu'une petite instruction "élémentaire" pour tout bagage. Pour bien assimiler sa pensée, il me fallait très souvent relire et relire certains chapitres. Mais là, à la fin de ce livre, j'ai commencé à savoir quel grand bonhomme il était !..."

J'ai ouvert le numéro spécial du Bulletin paru en 1976 après le décès du Colonel et je suis tombé par hasard, - je vous le jure -, sur le texte ci-dessus écrit par l'un de nos camarades de combat. Et encore je me pose la question : "Connaissons-nous André Malraux, nous ses anciens compagnons de combat de la Brigade Alsace-Lorraine ?" Dans la Condition Humaine, précisément, une assertion est frappante. Je tiens à vous la transcrire : "La connaissance d'un être est un sentiment négatif, le sentiment positif, la réalité, c'est l'angoisse d'être toujours étranger à ce qu'on aime."

J'éprouve au plus secret de mon âme cette angoisse d'être celui qui cherche à mieux connaître et à ne jamais trouver celui qui fut avec nous Berger, puis plus tard ministre, avant et après écrivain. Et vous ? Et toi, mon camarade, as-tu compris quelque chose en ce qui le concerne ? Moi, rien du tout. Je l'avoue humblement.

Qui détient le fil conducteur de l'unité de sa vie, qui est toujours un mystère, une série de points de suspension, une longue nuit où percent bien peu d'étoiles ? Les ans qui viennent n'éteindront-ils pas ces dernières lueurs, même si son nom est inscrit dans les dictionnaires ? Si d'aucuns détiennent une hypothèse sensée, qu'ils me dévoilent un pan de la vérité, de sa vraie personnalité, de son caractère, de son évolution. Quittant les idées préconçues et générales, je tenterai de reconstituer le puzzle, afin de faire profiter chacun de ce que les autres auront livré.

Je heurte peut-être votre paresse, votre existence douillette, même votre lit de souffrances ou vos égarements. Ce bulletin porteur de questions se glissera jusqu'au fond de vos âtres où vous vous serez enfuis pour ne pas entendre mon appel. Répondez en masse, vous ferez oeuvre utile, même si rien ne serait définitivement et pleinement dit. Le "négatif" ne vous tente-t-il pas un peu en chatouillant votre curiosité et votre mémoire ?

Paul Meyer

N.B. Je guetterai patiemment le facteur m'apportant votre réponse
au 161 rue Th. Deck - 68500 GUEBWILLER

HOMMAGE A SA VOIX

La voix de l'homme est propre à chaque individu. C'est une puissance d'attraction ou de répulsion. Elle est charme, fluide, magnétique, chargée de sympathie ou d'antipathie. La puissance d'une voix est toujours intuitive, inexplicable. Elle ne précise pas le sens des paroles, mais leur donne du poids, les garantit, témoigne de la conscience avec laquelle elles sont prononcées. C'est la voix qui fait que l'autre vous accorde ou non sa confiance, qu'il accepte ou non de se laisser convaincre ou influencer. Involontaire, elle révèle l'âme ; elle ne meut pas confirme ou trahit la conscience, le fond même de l'être humain.

Danton est plus populaire que Robespierre parce qu'il a une voix, alors que le second a des idées. Démosthène l'athénien possède le plus beau talent d'éloquence, acquis en déclamant avec des cailloux dans la bouche. Il démontre que la voix peut s'éduquer à force de vigueur, de précision, lorsqu'elle porte au loin l'élocution d'une grande intelligence et force l'adhésion du peuple. Les chefs de guerre commandent à la voix et les attaques bousculent l'ennemi dans l'immense clameur de la Marseillaise. Le discours récompense l'action. Le récit légendaire devient théâtral. L'hymne va à la joie. Le mythe porte en lui une force révolutionnaire exerçant sur la foule un magnétisme lorsqu'il s'accompagne d'un appel et d'un geste.

La voix est harmonieuse ou irritante, musicale ou fausse ; elle est capable de travestir le mensonge comme de crier la sincérité. Voix de sylphide, mais aussi voix de lion ; voix douce ou voix en colère. Voix de combat ou voix d'amour. Ce peut être ce bourricot des nuits africaines qui rit à déclencher le feu de toute une ligne de guetteurs remplis de terreur, ou un cerf qui brâme. Les bêtes possèdent chacune sa voix propre, leur symphonies et leurs cris pour communiquer leur être et leur devenir. Les choses sont-elles inertes, sans vie cachée nocturne ? Dans le silence, on a entendu leurs voix. Même les vents ont une âme douce ou tumultueuse, calme ou pleine d'ouragans, d'éclairs et de tonnerres. C'est dans cette foudre qu'Iahvé parla à Moïse.

L'homme est attiré invinciblement par le mystère de la souffrance et de la mort, par le franchissement des limites entre l'être et le néant. La voix de Malraux magnifie-t-elle l'amour ? Jamais. Elle s'attache à l'épreuve de la blessure, à l'agonie, à la torture pendant lesquelles le comportement humain devient involontaire, l'individu perdant tout contrôle de sa voix, qui rapidement se métamorphose en cri : la conscience est au bord du gouffre, la violence et la cruauté sont au-delà de tout langage. Les hommes sacralisent ceux qui ont atteint volontairement les limites de la souffrance et de la mort mais ne se soucient guère des raisons pour lesquelles ils désiraient prendre des risques : ceux-là se taisaient.

(Selon Jean-Claude Larrat)

André Malraux accorde à la voix une attention primordiale lorsqu'il entreprend d'emporter l'adhésion de son interlocuteur, qui se taira pour mieux capter cette voix ensorceleuse ponctuée de gestes et de respirations. Il emploie le même processus face à une foule qu'il subjugue par l'énigme, par le mystère, par la sacralisation de la déraison : on est porté à imiter ce qu'on ne comprend pas et à tenter d'adapter sa propre voix à la sienne pour espérer une transmission de sa pensée, jouer à son tour un rôle en s'identifiant au héros, perdre sa personnalité pour hériter de la sienne.

Le Colonel Berger, pendant l'épopée, était une voix, d'abord dans une grange, qu'il me semble encore entendre résonner dans le clair-obscur de ces nuits de veille et de préparation à la mort. Sa voix se répercutant comme un écho de montagne en montagne entraînait après avoir stupéfié ; une voix comme une conscience.

Cette voix, plus tard en d'autres ministères, s'enfla dans ses discours de Metz à Durestal, de l'Acropole au Panthéon. Non, ce n'est pas celle de ce disque souvent écouté dans le silence de la crypte de la Cathédrale ou dans l'intimité de la discothèque. Elle est celle qui, au fond de ma tête, vit toujours dix ans après son agonie.

LES ANIMAUX ET LA BRIGADE

Chacun connaît les histoires légendaires des relations entre les animaux et les hommes de la Brigade en partant de Rose, à l'Oie de Bonbouillon par le cochon du Bois-le-Prince, les poissons du Canal du Rhin, du taureau de l'Adjudant-Chef, des faisans du Sergent-Chef, etc...

*

Et celle de la vache de l'Ognon ? Du temps où la Brigade stationnait en Haute-Saône, "un bombardier en provenance de Tavaux se trouve en difficulté au-dessus de Chenevray et largue ses bombes dans les prés où il y avait un troupeau de vaches. Deux d'entre elles ayant été effrayées traversent la rivière de l'Ognon." Un civil (1) (de qui nous tenons ces deux récits) avec deux ou trois Chasseurs de la Brigade se précipitent à la recherche de ces deux bêtes. Ils les retrouvent dans le Jura à Pagney, à 4 Km. "Nous sommes retournés le lendemain sur les lieux munis de fusils et nous avons tué l'une d'elles. J'ai demandé une bétaillière pour ramener cette bête à son propriétaire, le maire de Chenevray. Le lendemain, il nous a convié à un repas."

*

Un canard de barbarie se promenait tard, peu avant minuit, seul, dans les rues de Chenevray. Etait-il songeur ou mélancolique parce qu'un premier groupe de la Brigade remontait au front. Un civil (1) qui avait beaucoup de sympathie pour les combattants déterminés et patriotes, avec deux ou trois hommes restant au village, allait leur faire les adieux... "Stéphan, le cuisinier nous dit : "Quelle belle aubaine pour le repas de demain !" - "Ni vu, ni connu" : et c'est ainsi que nous avons fait un bon repas le lendemain... (2) Stéphan était Sarrois ; il s'était engagé à la Légion Etrangère avant son incorporation à la Brigade Alsace-Lorraine. Il y avait aussi le "lieutenant" Enneckel qui se faisait passer pour "capitaine" et appeler de ce nom, cependant qu'il ne respectait pas les clauses du cantonnement et provoquait ainsi quelques différends avec les habitants". Peu apprécié le gus qui repartit dans l'aviation... beaucoup moins que le canard.

(1) André G. C. Boss - B.P. 42 - 25012 BESANÇON CEDEX
(2) Il y a prescription, on peut donc le raconter en rigolant de tout coeur

POUR SE DISTRAIRE

(un document authentique)

"Note de Service" aux Sections de la Compagnie Vieil-Armand du 31.10.44 signée par le Capitaine Dopff, Commandant la Compagnie (au PC à Hugier - Haute-Saône) destinée aux Lieutenants Picard (1ère Section), Gerbert (2ème), Lehn (3ème), Royer (4ème) et Polack (Section de Commandement) :

"1. M. l'Abbé Morel avise les différentes sections qu'il se tient à leur disposition à l'église demain 1er novembre dès 8 heures pour la communion. Une grande-messe sera célébrée par lui à 11 heures en la même église.

2. La 1ère Section sous le commandement du Lieutenant Picard déposera une gerbe au monument aux morts de Hugier à 11 h 30 à l'issue de la grande-messe. Il sera observé une minute de silence.

3. Les couleurs seront dorénavant hissées tous les jours au rapport au commandement du Commandant d'Unité. Les couleurs seront ramenées tous les soirs à 18 heures par la section de jour au commandement du Chef de Section. Les hommes seront en capote, ceinturon et casque avec leurs armes (fusil ou mitrailletto). Tireurs de F.M. dispensés à la cérémonie du soir.

4. Le S/Lieutenant G. qui est aux arrêts de rigueur depuis ce soir 18 heures jusqu'au 2 novembre 18 heures, sera ravitaillé par les sections de jour respectives qui iront toucher sa ration pour chaque repas à la section de commandement. Les rations seront remises par un homme en casque accompagné d'un gradé également casqué. - Des désirs éventuels du S/Lieutenant G. sont à transmettre au Commandant de Compagnie. - L'officier de jour fera obligatoirement six rondes au domicile du S/Lieutenant G. entre 0 heure et 24 heures pour constater sa présence. Une absence éventuelle est à signaler immédiatement au soussigné."

LA VILLA BAUMANN

Achille Baumann, minotier de son état, exerçait son art familial dans un grand parc où avait été construit un moulin au bord de l'Ill, sis sur la commune d'Illkirch-Graffenstaden. En 1902, un incendie ravagea l'ouvrage. Le propriétaire décide alors de transférer son activité au Port Autonome de Strasbourg, où elle reste connue de nos jours encore sous le nom prestigieux de "Grands Moulins de Strasbourg", que les habitants d'Illkirch continuaient à appeler "d'Illmiehl", "le moulin de l'Ill". Sur l'emplacement du moulin détruit, on construisit en 1906 une centrale électrique actionnée par des turbines à eau. Le courant produit était acheminé par des caténaires jusqu'à l'usine du port du Rhin, ce qui fait que les moulins dépendaient encore de l'Ill pour leur courant électrique" (1).

"Puissante personnalité, promoteur de toutes les innovations techniques et artistiques, homme politique respecté" (2), Achille Baumann avait édifié début du siècle "une bâtisse, qui se dresse majestueusement au fond d'un parc qui rappelle modestement quelques domaines du pays de Loire" (3) ; elle est sise dans une propriété de plus de 7 hectares. "Poussons la porte pour découvrir l'intérieur, au rez-de-chaussée, des salons implantés autour d'un très beau hall d'entrée ; empruntons un escalier magnifique qui nous mènera au premier étage, quels beaux parquets et quel bel aménagement ; on accède ensuite au deuxième niveau..." (3). C'est la "Villa Baumann".

Après l'Armistice de 1940, qui ouvrait une ère d'annexion de l'Alsace et de la Lorraine par les nazis hostiles raciaux et particulièrement dangereux pour les juifs, Achille Baumann ne regagnera pas sa propriété, ni ses entreprises. Malgré cette précaution, s'il échappera personnellement aux persécutions, "sept des siens en périrent, dont sa fille, son gendre et l'un de ses petits-fils" (2). Le gauleiter Wagner fit main basse sur la propriété pour en déposséder les Baumann, ennemis du Reich, et l'utiliser comme "résidence secondaire du pouvoir nazi en Alsace" (2). La reconquête de la Province par Leclerc mit fin au régime de terreur ; la Villa Baumann fut désignée par le Dr Jacob au Colonel Berger pour y abriter provisoirement son PC durant l'hiver 1944-45.

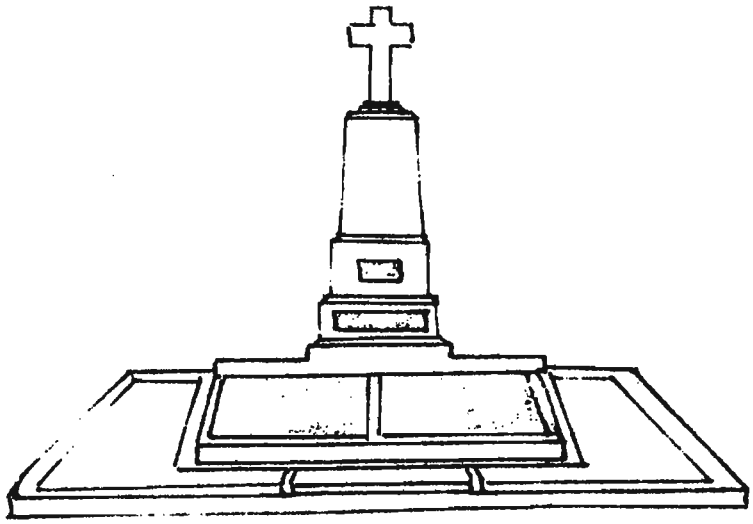
---

(1) Ce texte est tiré de l'ouvrage "Aspects d'Illkirch-Graffenstaden" de Freddy Starg, qui ajoute : "De nos jours ce courant est livré à l'usine Olida, située à quelques mètres de la centrale".

(2) Discours du Pr Bernard Metz du 18 mai 1985

(3) Réf. "Reflets" Journal d'entreprise de la CRAM (Caisse Régionale d'Assurance Maladie Alsace-Lorraine de Strasbourg) N° 1/85. La CRAM acquit la propriété à partir de 1968 pour y édifier le "Nouveau Centre de Traumatologie et d'Orthopédie", tout en sauvegardant dans le parc de sept hectares la "Villa de Maître de la Famille Baumann". Un article de cinq pages y a été consacré à l'histoire de la Brigade à propos de l'inauguration de la plaque.

LE MONUMENT NATIONAL DE LA BRIGADE ALSACE-LORRAINE A FROIDECONCHE



S O U S C R I P T I O N

Les Présidents des Sections sont cordialement invités à collecter auprès de leurs membres une contribution volontaire à la restauration de la Stèle de Froideconche, oeuvre de tous les Anciens désirant maintenir le Souvenir de leurs camarades tombés au Champ d'Honneur pour la France et la Libération de la Patrie.

Ils voudront bien adresser leur collecte avant le 15 décembre 1985 au Trésorier Général François Stephan (15 bis rue Claudot - 54000 Nancy) par tout moyen à leur convenance ou la verser au CCP N° 54.920 F - Strasbourg ouvert au nom de l'Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine à Strasbourg. Les isolés pourront agir selon le même processus direct en indiquant simplement : "Souscription pour la Stèle".

Un montant minimum individuel souhaitable serait de deux cents francs, mais il n'en est nullement fait obligation ; les noms des donnateurs ne seront pas publiés. Que d'avance chacun soit remercié de son geste généreux marquant sa volonté de participer dans la mesure de ses moyens à l'érection de ce monument national !

*

QUE DEVIENT ?

Nous n'avons aucune nouvelle de notre camarade Louis COMDALDIEU depuis quelques mois, alors que des membres désireraient correspondre avec lui, la correspondance envoyée à l'ancienne adresse étant refoulée. Prière de bien vouloir donner toutes indications utiles à Paul Meyer (161 rue Théodore Deck - 68500 Guebwiller) qui transmettra. Merci d'avance !

CHEZ LES AUTRES

L'Association Nationale des Médaillés de la Résistance Française a tenu son Congrès National à Strasbourg du 3 au 5 mai 1985. Lors de la réception à l'Hôtel de Ville, le Colonel Arnould, Président National, a dit en fin de son allocution : "... Pendant les quatre ans, que de drames connait l'Alsace, que de pertes humaines, que d'actes héroïques accomplis par les femmes et les hommes dont les parents et les grands-parents avaient subi, la rage au coeur, une annexion abhorrée.

"Je citerai en particulier vous-même, Monsieur le Maire, MM Bockel, Théo Meyer, Gaston Strohl - héros de Franc-Tireur décédé dans des circonstances mal définies à Clermont-Ferrand le 7 septembre 1944 après avoir lutté sans relâche avec sa femme Alice pendant quatre ans -, André Bord, Paul Dungler et tous nos chers Médaillés Alsaciens, au premier rang nos amis Robert Bischoff, René Radius et les membres de leur équipe.

"Nombreux sont les Médaillés de la Résistance originaires de cette région, si chère au coeur des Français des autres provinces. Ils ont mérité cette décoration si rare dans les rangs des Forces Françaises Libres, dans ceux de la Brigade Alsace-Lorraine, dans les filières de passeurs, dans les maquis, dans les réseaux..."

(Réf. Bulletin de Liaison N° 31 - Juin 1985)

C'EST TROP GRAVE...

... pour ne pas en parler entre amicalistes, parce qu'il s'agit de la défense de la France et de sa présence dans le Pacifique Sud (se reporter aux croquis de cette partie du monde parus dans le bulletin N° 196-I-85-Suite I ; les points stratégiques y sont soulignés : Iles Vanutu au Nord de la Nouvelle-Calédonie et Mururoa à l'Est). Rappelons que le Pacifique Sud comprend 14 pays, qui en août 1985 ont signé un traité de dénucléarisation : Australie, Nouvelle-Zélande, Fidji, Samo Occidentales, Nine,Kiribati, Tuvalu, Iles Cook, Tonga, Papouasie Nouvelle. Guinée, Ile Salomon et Nauro, la Micronésie n'y étant qu'observateur. Les territoires français d'Outre-Mer (TOM) sont : la Nouvelle-Calédonie (à 1.500 Km Est de l'Australie), Wallis et Futuna (2.000 Km NE de NC et Mururoa) et la Polynésie (130 îles et atolls dispersés sur 4 millions de Km2 avec 150.000 habitants). Les TOM comptent 330.000 habitants vivant sur 22.700 Km2 répartis sur 7,7 millions de Km2 de mer.

Mururoa est notre base stratégique d'essais nucléaires indispensable à notre défense nationale ; d'après les affirmations de techniciens spécialisés français et étrangers les expériences nucléaires y pratiquées ne sont pas dangereuses pour les populations, ce qui n'est pas l'avis de l'organisation Greenpeace faisant indirectement le jeu des Russes qui tentent de s'implanter dans le Pacifique Sud à partir de leurs bases au Vietnam. La Nouvelle-Zélande et l'Australie participent à cette véritable bataille ayant pour but essentiel d'éloigner la France, "qui n'a rien à faire dans cette zone anglophone", riche en minéraux des fonds marins (nodules polymétaliques) et en possibilités d'hydrocarbures (à signaler que la France est déjà éliminée du Vanutu, alors que Paris en est le principal bailleur de fonds). Nous sommes donc en présence d'une guerre stratégique et économique, dont l'objectif est de nous rejeter du Pacifique Sud par tous les moyens.

(Information tirée de "L'Alsace" du 13.09.85 - François Becet)

UNE AUTRE MANIERE DE SECOUER LES PUCES

Dans les Dernières Nouvelles d'Alsace du dimanche 6 octobre 1985, nous relevons l'activité pastorale de notre aumônier, Mgr Pierre Bockel, traduite par la publication de "Recueils d'homélies" : "Accueillir la Parole", "Vivre la Parole" et "Méditer la Parole". Il s'agit d'une "réflexion sur les textes proposés aux chrétiens pour leur donner l'occasion - et l'envie - de méditer. (Edition Salvator - Mulhouse). Ces homélies, toujours courtes, sont traversées par un message à la fois simple et d'une grande densité spirituelle : l'enseignement débouche sur la vie concrète. Le souci - et le talent - pédagogique du Père Bockel affleure, de même que le goût biblique de celui qui reste le responsable - fondateur de la passionnante revue "Le monde de la Bible".

"Le dimanche, à 11 heures, à la Cathédrale de Strasbourg, Mgr l'Archiprêtre monte en chaire... Devant lui mille à deux mille personnes : "Des jeunes de 15 à 30 ans pour un tiers ; une assistance un peu mélomane qui déborde la paroisse et qui attend une parole. J'essaie de me mettre à la place des gens ; de ne pas être au-dessus mais de transmettre ma propre découverte à travers mes hésitations, mes contestations, mes passages à vide ; de dire : "Je suis passé par là, j'ai scruté les Ecritures, j'ai prié, voilà ce que j'ai envie de vous dire". Quand j'emploie par exemple des images, ce n'est pas pure figure de style, ce sont celles qui m'ont effectivement frappé dans ma vie."

*

RUE ANDRE MALRAUX

Les Dernières Nouvelles d'Alsace du 10 juillet 1985 publiaient les résolutions de la "Commission municipale pour la dénomination des rues" de Strasbourg ; nous avons relevé le texte suivant : "Rue André Malraux : Le tronçon de la Rue du Général Gouraud compris entre l'avenue de la Marseillaise et l'intersection de l'avenue de la Liberté et de l'avenue Victor Schoelcher (centre ville)".

LA VIE DES SECTIONS

" H.R. "

Le Secrétaire de la Section "HR" a pris sa retraite à Houssen (68000 COLMAR) 13 rue du Pape, où il sera heureux avec son épouse de recevoir ses camarades à l'occasion d'un passage dans ce village de la grande banlieue nord de Colmar. Nous leur souhaitons d'y couler longtemps des jours heureux.

" S.O. "

A Périgueux eut lieu une cérémonie à l'occasion de la Commémoration du 40ème anniversaire de la Libération. Notre camarade Noël Balout nous envoie l'extrait de presse qui concerne particulièrement les membres de l'Amicale Baudry et Gagnoux.

Nous sommes dans l'enceinte du Quartier Daumesnil où est érigé le monument dédié aux quarante maquisards fusillés par les allemands début août 1944. "La caserne abritait plusieurs dizaines de prisonniers dont quarante-sept condamnés à mort que les Allemands tenaient enfermés par groupe de cinq dans des cellules de six mètres carrés. Vers le 10 août, les autorités allemandes ont pris la décision de se débarasser de ces prisonniers gênants. En trois fois, entre le 12 et le 19 août, ils en ont fusillé 45, juste à l'entrée du stand de tirs située à l'arrière de la caserne. Deux seuls résistants devaient échapper au massacre. Pour la simple raison que les Allemands avaient reçu l'ordre d'évacuer Périgueux rapidement.

Ces deux rescapés étaient là, hier soir. Il s'agit de Hélouin Baudry et de Marcel Gagnoux. Le premier est aujourd'hui retiré près de Vichy, le second vit à la Sauvagère, dans l'Orne. Inutile de souligner leur émotion lors de la sonnerie aux morts. Difficile d'oublier cette mi-août 1944... Ils s'en souviennent comme si c'était hier. Aussi, ont-ils été un peu déçus en écoutant le rappel des faits enregistré et diffusé durant la cérémonie. Il était question d'une fusillade en règle, avec quarante-cinq condamnés le même jour et à la même heure. "Cela ne s'est pas passé comme cela. Hélas, nous pouvons en témoigner, c'est nous qui à trois reprises et trois jours différents avons été obligés d'enterrer les morts. La première fois, on peut même préciser que nous avons enseveli ensemble le cadavre d'un cheval et les corps de nos malheureux camarades" ne pouvait s'empêcher de préciser Hélouin Baudry. Marcel Gagnoux acquiessait de la tête. Comme son ami, il pouvait mettre un visage sur chacun des noms inscrits sur le monument. Ah, si les Allemands étaient partis plus tôt..."

*

Notre camarade Balout nous fait parvenir une coupure de presse relatant "le pélerinage du Bataillon Roland" : "Le dimanche 10 juin, s'est déroulée à Vergt une manifestation du souvenir émouvante. En effet, un groupe important des anciens du Bataillon Roland (1) qui s'était illustré dans les combats de la région de Vergt a tenu à commémorer le souvenir de ses morts glorieux.

"Drapeaux en tête, les anciens résistants et leur famille, se sont rendus successivement au monument commémoratif à la sortie du village, relatant notamment les sacrifices de Sévenot, Privat, de Kessling, ainsi que des civils Pinot et Bloch. Après les honneurs rendus et la gerbe déposée tous se dirigèrent au cimetière pour se recueillir devant la tombe de M. Andrieux, dit Hubert dans le bataillon. Enfin, au monument de la Résistance, les sonneries traditionnelles effectuées par l'un des membres du groupe furent closes, bien entendu, à la trompette, par le "Chant des partisans", cependant que le maire de Vergt et son premier adjoint s'étaient joints aux participants. Mais ce qui constitua l'évènement majeur de la cérémonie, fut la remise à François Hasek, lui aussi du bataillon, de naissance tchèque, compagnon d'armes... la remise conjointe des Croix des CVR et des AC 1939-1945, à qui les dirigeants du mouvement témoignèrent leur profonde affection.

"Il est à signaler que, à l'initiative de MM Gilbert Boissière, Jean Suder, Raymond Boucharel, François Hasek et sa fille furent autorisés, par leur gouvernement à venir en France pour trois semaines."

(1) Roland a été le compagnon de Diener-Ancel en Dordogne

*

A Cubjac (Dordogne) on n'oublie pas Roland Grandou, Chef de la Résistance locale fusillé par les allemands le 17 août 1944, cependant que la joie de la Libération fut ternie par le grand nombre de concitoyens ayant offert la vie. Qui était Roland Grandou ?

Combattant de l'épopée de juin 1940, prisonnier pendant deux ans en Prusse Orientale, pionnier de la Résistance de Cubjac et environs, "Roland Grandou a fait appel, après un parachutage, à toutes les bonnes volontés pour lutter contre l'occupant et organiser un groupe intégré dans l'Armée Secrète (A.S.) relevant du Secteur Centre-Est. Parti en reconnaissance le soir du 13 août 1944 avec le Lieutenant Chatelier, ils tombèrent tous deux dans une embuscade ennemie. Fais prisonniers, ils furent fusillés le 17 août 1944 avec trente autres résistants au Quartier Daumesnil, caserne actuelle du Vème Chasseurs."

*

A Raubaly, une stèle rappelle que le Commandant du Groupe de résistance, le Lieutenant Mary, a été atteint au genou d'une rafale de mitraillette ; son camarade Haquart tenta de le sauver. Tous deux ne purent échapper aux allemands, tandis que l'officier décéda sur place.

La stèle de Moreau est dédiée à Chadourne, qui, rejoignant depuis Périgueux les autres Résistants pour combattre avec eux, fut fait prisonnier dans le bourg, puis torturé et tué. Il avait 18 ans.

Au Petit-Chabanier la stèle rappelle que "Wirth, Debon et Stoffel se sacrifièrent pour permettre à leurs camarades de se replier dans les bois et de rejoindre un camion qui les attendait à Notre-Dame-de-Sanilhac".

La Section "SO" avec son Drapeau était présente aux cérémonies commémoratives évoquées ci-dessus.

" B.R. "

En marge du Congrès de Strasbourg :

Le Secrétaire de la Section "BR" a reçu une lettre datée du 14 juin 1985 de Monsieur Riehl, Directeur de la CRAM, avec lequel il avait eu des pourparlers au sujet de l'apposition de la plaque au PC du Colonel Berger à Illkirch : "Permettez-moi de vous exprimer encore une fois tous mes regrets de ne pas avoir pu être présent à la manifestation de l'inauguration de la plaque commémorative apposée à la Villa Baumann. Mes regrets sont d'autant plus vifs qu'en ma qualité de maire d'Erstein, je sais tout ce que notre cité doit à la Brigade Alsace-Lorraine, ainsi qu'en témoigne la plaque commémorative apposée sur le pont du canal de décharge à Krafft. Ce n'est pas pour rien d'ailleurs que la rue qui aboutit à ce pont a été dénommée "Rue André Malraux" et ce depuis plusieurs années déjà."

Le Comité de la Section "BR" s'est réuni le 15 octobre 1985 sous la présidence de Guillaume Thielen au Cercle des Officiers à Strasbourg. Etaient présents J.P. Burger, R. Burger, Pasteur Frantz, Gerhards, Kopf et Schmitt ; excusés : Fischer et Schmieder. Les points à retenir essentiellement sont les suivants :

- Assemblée Générale de la Section au Mess des Officiers de Strasbourg le 8 mars 1986 ;
- Pointage des membres début 1986 ;
- Prévision de sortie "BR + HR" avec visite du Conseil de l'Europe et de la Brasserie Adelshoffen ;
- Evocation du Congrès - Souscription pour Froideconche - Activité de la Section, etc...

Pour la réunion "Flammaküeche" du 15 novembre, ce fut une réussite dans une ambiance amicale exemplaire. Le Président de la Section "HR" et sa Section ont remercié de la carte postale-souvenir contresignée par les participants qui fut envoyée au cours de cette chaude rencontre.

Composition du Comité :

Pt d'Honneur	: Michel Holl	Trésorier	: Auguste Kopf
Président	: Guillaume Thielen	Assesseurs	: Fernand Frantz
1er V. Président	: Edmond Fischer		Albert Lehn
2e V. Président	: Jean Servia		Louis Schmieder (*)
Secrétaire	: Godefroy Gerhards		Georges Schmitt
Secrétaire Adj.	: J. Pierre Burger		Jean Seger
Trésorier	: Louis Philippi (*)	Porte-drapeau	: Raoul Burger

(*) chargé des relations avec l'ONAC

REALISATIONS

Dans le péristile du Palais Royal à Paris deux fontaines, "agglomérats de boules d'acier inoxydable reflétant les architectures du Ministère de la Culture et du Conseil Constitutionnel", ont été placées le 5 novembre 1985 en vue d'alimenter les "célèbres bassins carrés créés à la demande d'André Malraux". Ces sphères conçues par Pol Bury "s'emplissent lentement d'eau et, sous leur propre poids, pivotent doucement avant de se déverser dans les bassins..."

(DNA - 06.11.1985)

*

La Faculté des Lettres de Mulhouse a inauguré le 5 novembre 1985 une "Salle André Malraux". "Brève, la cérémonie s'est déroulée en présence de MM Jaeglé (Président de l'Université de Haute-Alsace), le Dr Kurtzemann (Adjoint au Maire, chargé des questions d'enseignement), Grimont (Député du Haut-Rhin), Wackermann (Directeur de la Faculté des Lettres) et de Mgr Bockel, venu de Strasbourg, car l'ancien aumônier de la Brigade Alsace-Lorraine était certainement le plus qualifié pour évoquer devant étudiants et professeurs la figure du Colonel Berger, c'est-à-dire André Malraux."

Après que la plaque fut dévoilée, Mgr Pierre Bockel, "ancien aumônier des étudiants de Strasbourg, évoqua la rencontre du prêtre et de l'agnostique, ainsi que se définissait l'écrivain, une première fois à Ussel, au cours de l'été 1944, alors que les deux mille volontaires qui composaient - de l'agrégé de l'université au vannier du Rhin - cette cohorte d'hommes libres", cherchaient à "décoller des cités boueuses". Mais c'est à Besançon que l'aumônier apprit à mieux connaître son étrange colonel et à saisir derrière le masque d'une profonde pudeur la dimension d'un homme préoccupé par le problème de la transcendance.

L'orateur aurait pu intituler son propos "Malraux et la mort", car le témoin qu'il fut montre l'écrivain et ses héros qui se subliment dans l'ultime sacrifice, puis l'officier face à la mort de ses hommes, et au risque mortel qu'il prend lui-même, pour l'exemple, enfin André Malraux devant la mort de ses proches, de sa femme Josette, ses fils Gauthier et Vincent et les autres, le Général De Gaulle, Louise de Vilmorin, Bernanos. En 1971, l'ancien volontaire du "Frente popular" veut s'engager dans l'armée de libération du Bangladesh, la maladie l'en empêche. André Malraux meurt en 1976.

Le discours est digne des annales de la jeune université haut-rhinoise. Les étudiants qui l'ont écouté, ne sont plus les mêmes que ceux qui, autrefois, dans la confidence d'un foyer d'étudiants de Strasbourg, ont entendu André Malraux commenter son oeuvre, ses propres questions et doutes, l'ont vu griller cigarette sur cigarette, ses traits tressauter de tics. André Malraux qui n'était ce soir-là ni le grand chef, venu rallier ses "anciens" de la brigade, ni le tribun attaché au pas de De Gaulle, mais l'ami venu témoigner, comme l'archiprêtre de la cathédrale de Strasbourg maintenant, de sa foi dans l'homme transcendé.

"En 1943, cette salle qui porte dès lors son nom, fut celle du refus pour des lycéens, aujourd'hui sexagénaires, qui y furent retenus, humiliés, insultés et menacés une nuit entière. De cela aussi, Malraux a voulu faire justice." R.F.

(L'Alsace - 06.11.1985)

*

Vous recevrez le N° 199-IV-85 courant février 1986

En attendant : "Bonne Année 1986" !

DISTINCTIONS

Dans "L'Alsace" du 5 novembre 1985, nous relevons avec plaisir les informations concernant l'attribution du "Premier Prix des Poètes de l'Est" au membre bienfaiteur de la Section "HR" Patrice Hovald ("Le Verger" - 16 rue de l'Ill - Didenheim - 68200 Mulhouse). Ce "Premier prix des poètes de l'Est a été décerné par la Société des poètes et artistes de France à Patrice Hovald pour "Je crie", qui sera édité l'année prochaine. Profitons de l'occasion pour annoncer la parution début décembre d'"Alberto Solbach le magnifique", du même auteur. Il s'agit d'une suite de conversations nocturnes entre le peintre, mort à 49 ans, et l'écrivain - dialogues sur la création, la mort, l'amour, la femme. Une riche iconographie enluminera le texte." (P. Delunsch)

Nous félicitons cordialement Patrice Hovald, qui nous avait remis plusieurs textes originaux parus dans des Bulletins antérieurs. Nous avons pu apprécier son style et surtout son attachement à André Malraux et à la Brigade.

La souscription pour "Alberto Solbach le magnifique" se fait auprès de l'auteur lui-même à raison de 165 francs TTC par chèque. Ce livre paraîtra dans les semaines qui viennent ; il faut donc se hâter pour profiter du prix de souscription.

Patrice Hovald envisage pour l'horizon 1986/87 de vous faire part sous forme de livre (à paraître) ce qu'il a vécu de Véronique Filozo : sa vie, ses souffrances, son oeuvre, la mort d'une femme qui peignit à Mulhouse et à Paris, une oeuvre immense qui figure aujourd'hui dans les musées. C'est une aventure humaine fabuleuse.

Qu'il soit permis de rappeler que Patrice Hovald a publié aux éditions Cerf : "Toutes ces années... et André Malraux". Dans ce livre achevé le 15 novembre 1976 (Malraux mourut le 23) on butte à chaque détour de page sur la présence de la Brigade dans l'esprit de Malraux (Relire le bulletin N° 168-I-78-Suites F et G).

11 NOVEMBRE 1918

Fête légale, repos, vagabondage, week-end prolongé, écoles fermées, dépôt de gerbes au pied des monuments aux morts, défilés bruyants et mécanisés, bals, réveils pénibles ; c'est le Onze Novembre ; "Onze du onzième mois à onze heures". Déjà cela est exceptionnel, si même le souvenir est devenu imprécis et le détail oublié.

Depuis bientôt 70 ans, chacun raconte ce passé, plus glorieux que 1871 et 1940, en y ajoutant plus d'héroïsme qu'il n'en fut donné et de fleurs qu'il n'y en eut sur les cimetières. On raconte aussi la joie encerclant l'Arc de Triomphe, tous les arcs de triomphe. Que donc cette commémoration rassemble maintenant tous les souvenirs de toutes les guerres et que l'on rende au travail tous les autres jours fériés au cours desquels nul n'a envie de se souvenir.

La Marseillaise est revenue, moins déformée qu'on ne le craignait. Qu'elle soit le signe de la Paix et de la grandeur de la Patrie ! Aussi de la Liberté et de la Fraternité. Mais de tout cela a-t-on encore le sens réel et profond des mots et ne faut-il pas appeler chacun des citoyens à ré-inventer le Drapeau. La France ne saurait redevenir ce qu'elle fut depuis les Armistices ; il faut donc la vivifier autrement avant l'An 2000.

23 NOVEMBRE 1976

Neuf ans. Il y a neuf ans qu'André Malraux nous a quitté. Il ne reste que de pauvres mots pour évoquer ce vide. Sa parole s'est tue. Son geste s'est arrêté. Nous seuls poursuivons la route à la recherche de l'Inconnu. Sommes-nous certains de le reconnaître et de l'aimer ? André Malraux sait maintenant où nous nous rendons inexorablement à travers l'espace et le temps; mais il ne nous le dévoilera pas.

Pour ceux qui diraient que l'existence est un non-sens et qu'ils ne peuvent vivre dans un univers où ils sont si peu de chose, où leur vie est niée à chaque instant, pour eux il faut lever les yeux et quêter la foi : les êtres ne seront ni abandonnés, ni rejetés. C'est toute l'Histoire du monde qui le leur crie. A cette remontée des ténèbres, André Malraux a contribué par sa propre épopée et par ses écrits, qu'il faut relire aujourd'hui.

CARNET NOIR

Le Pt Pillot et les membres de la Section "M" font part du décès survenu à l'âge de 76 ans de

Hubert D A U P H I N

ancien de la Compagnie Verdun, à Faulquemont (6 rue du Rhône - 57380) le 10 octobre 1985. Une délégation conduite par Paul Albert (qui a déposé la plaque-souvenir au nom de l'Amicale) et comprenant Emile Guéder (qui a rendu les derniers honneurs avec le drapeau de la section), Jean Thirion, Gilles Chéry et Alphonse Hennick, a participé aux obsèques célébrées à Bazoncourt (57550) le 12 octobre.

Un article de presse lui fut consacré : "... Hubert Dauphin était né à Bazoncourt le 25 avril 1909 de Marcelin et d'Emilie Hervic, où il passa son enfance et son adolescence, préparant le métier de serrurier jusqu'à son engagement dans la marine nationale. Il parcourut le monde dans les sous-marins, participa au sabotage de la flotte à Toulon pendant la guerre et, démobilisé, rejoignit la Dordogne où il se maria à Blis-et-Born le 27 juin 1943 avec Claire Salrin, originaire également de Bazoncourt, expulsée. Très rapidement il s'engagea dans le maquis qui devint la Brigade Alsace-Lorraine et participa à la campagne d'Alsace. Il était médaillé militaire. La guerre terminée, il fut employé à la mine de Faulquemont, où il se fixa. Mais il savait qu'il reviendrait un jour définitivement à Bazoncourt, où il ne comptait que des amis..."

Nous réitérons les condoléances de l'Amicale à Madame Dauphin et à la famille du défunt.

*

Le fils de notre camarade René Micheletti (75 Grand'Rue - 57111 AMANVILLERS), Christian, âgé de 29 ans et père d'un enfant, est décédé le 5 novembre 1985 à Vandoeuvre après une longue et douloureuse maladie. La Section "M" et l'Amicale étaient représentées aux obsèques par le Président National Houver, le Président Pillot, Maring, Albert, Hoffmann, Grandjean, Humbert, les deux frères Potier, Kieffer et Thiel.

Que la famille si durement éprouvée reçoive par ce bulletin le renouvellement affectueux des condoléances déjà exprimées.

* *
*

"Certains souvenirs sont comme des amis communs,
ils savent faire des réconciliations."

Proust - A la recherche du temps perdu